

tout doit disparaître

Mikaël Ollivier

Roman

6 prix littéraires
1 film



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Hugo a suivi ses parents en poste pour quatre ans à Mayotte, petit bout de France perdu au cœur de l'océan Indien. Seul élève blanc de sa classe, il a du mal à s'adapter : les bidonvilles, la chaleur, la façon d'appréhender le monde, les relations amoureuses, tout est si différent. Pourtant c'est au retour en métropole que le choc est le plus brutal. Frénésie des soldes, invasion des marques, publicités tapageuses et surconsommation... Au regard de ce qu'il a vécu sous les tropiques, tout révolte Hugo et le dégoûte. Il entre en résistance.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

tout doit disparaître

Mikaël Ollivier

Roman



**EDITIONS
THIERRY
MAGNIER**

Alternant les romans pour la jeunesse et pour les adultes, les scénarios pour la télévision et le cinéma, les polars, les comédies, les récits intimistes ou futuristes, Mikaël Ollivier, plus qu'écrivain, se dit raconteur d'histoires.

Littérature jeunesse

Plus jamais sans elle, éd. Le Seuil, 2012.

Celui qui n'aimait pas lire, éd. de La Martinière jeunesse (coll. Confessions), 2004.

Aux éditions Thierry Magnier

Le Monde dans la main, (coll. Grand Roman), 2011. (Prix des collégiens de l'Hérault 2012)

Sur un arbre perché (coll. Petite Poche), 2010.

Tsunami (coll. Petite Poche), 2009.

L'Alibi (coll. Roman), 2008.

Hier encore, mon père était mort (coll. Roman), 2006.

Le Grand Mystère (coll. Petite Poche), 2006.

Frères de sang (coll. Roman), 2006. (Prix Silure 2007 ; Prix Gavroche 2008 ; Prix de Sucey 2007 ; Prix Encre Noire 2006 à Caen ; Prix Roman Jeune 2004 à Laval ; Prix Fiction Noire 2004 ; Prix Romanophile 2004 ; Prix des collèges du Territoire de Belfort 2004 ; Porté à l'écran)

Sous le même signe (coll. Roman), 2005. (Prix Croque Livres 2007)

Peau de lapin (coll. Petite Poche), 2004.

E-den (coll. Roman), avec Raymond Clarinard, 2004. (Prix de la NRP 2004 ; Prix du Festival du livre de jeunesse de Cherbourg-Octeville 2005 ; Prix Sésame 2005 ; Prix Livre d'Or des jeunes lecteurs valenciennois ; Prix du printemps des lecteurs 2005 à Narbonne ; Prix Dunois 2005 ; Prix François-Rabelais 2005 ; Prix L'Été du livre à Metz 2005 ; Prix des lecteurs de Sablé-sur-Sarthe 2006 ; Prix des collégiens de Beauvaisis 2007)

T'es un grand garçon maintenant (coll. Petite Poche), 2003.

Mange tes pâtes! (coll. Petite Poche), 2003.

Star-crossed lovers (coll. Roman), 2003. (Prix du Roman miroir 2003 ; Prix J'ai lu J'élis 2004 ; Prix de la ville de Bruxelles 2004 ; Prix Farniente 2005)

Vivement jeudi! (coll. Petite Poche), 2002. (Prix Le Livre élu en Livradois-Forez 2004)

Tu sais quoi? (coll. Roman), 2002. (Prix Festilivres 2003 ; Prix du Festival du livre de jeunesse de Cherbourg-Octeville 2003)

La Vie, en gros (coll. Roman), 2001. (dix-sept prix littéraires, dont le Prix des Incorruptibles 2002 – Porté à l'écran)

Premier de la classe (album, avec Martin Veyron), 2001.

Papa est à la maison (coll. Roman), 2000. (Prix de l'Esterel 2001)

Littérature adulte

Quelque chose dans la nuit, éd. du Passage, 2011.

La Promesse du feu, éd. Albin Michel, 2009.

Bruce Frederick Springsteen, avec Hugues Barrière, Le Castor Astral Éditeur, 2007 (édition réactualisée).

Noces de glace, éd. Albin Michel, 2006. (Porté à l'écran)

Maldonne, éd. Albin Michel, 2006. (Prix Handi-Livres 2006 – Porté à l'écran)

L'Inhumaine Nuit des nuits, éd. Albin Michel, 2004. (Prix Polar derrière les murs 2006)

La Fièvre bâtisseuse, éd. Thierry Magnier, 2003.

Trois souris aveugles, éd. Albin Michel, 2002. (Prix Polar 2003 – Porté à l'écran sous le titre *Une souris verte*)

Tout doit disparaître a reçu

le Prix Jeunesse France Télévisions 2008,
le Prix Granotte de la ville de Narbonne 2008,
le Prix des Embouquineurs 2007/2008,
le Prix des Lycéens Autrichiens 2009,
le Prix du jury littéraire giennois 2008,
le Prix des collégiens et prix spécial du jury 2008
Villefranche-du-Rouergue
et a été porté à l'écran en 2014.

Être vivant suffisait à son bonheur.

Mendiants et orgueilleux,
Albert Cossery

J'aurais aimé avoir le sens de la répartie. Dire ce qu'il faut sans hésiter, trouver les mots sans bafouiller, au moment précis où j'en ai besoin. Clouer le bec à mon interlocuteur, lui fermer sa gueule, calmement, pertinemment, spirituellement.

Il y a des gens qui font ça très bien. Moi pas.

Je rougis, je m'énerve et je boude. Dix minutes plus tard, une heure ou même le lendemain, la réplique qui tue me vient soudain comme une évidence. Toujours trop tard, quand il ne me reste plus qu'à me traiter de gros abruti, de nul, de tache, de bouffon. Quand il ne me reste plus qu'à me rejouer la scène, à me rêver audacieux et fort, à réécrire les dialogues en me donnant le beau rôle. Quand il ne me reste plus que des regrets.

L'eau du bain est si chaude que c'en est presque insupportable. Délicieusement insupportable. Comme quand j'étais petit. Ça faisait un bail. J'ai pris l'habitude des douches, sous les tropiques. C'était mon luxe, là-bas, tellement j'avais trop chaud tout le temps. J'en prenais au moins cinq par jour, même si c'était pire après et que je me retrouvais en sueur à peine l'eau coupée.

Ici, en métropole je veux dire, quand j'étais gosse, je me faisais couler un bain chaque dimanche matin,

dans lequel je restais jusqu'à temps que ma peau soit fripée comme celle d'une pomme oubliée au fond d'une cagette. Je m'y racontais des histoires, je transformais la mousse en icebergs, mes genoux en îles volcaniques, mon sexe en monstre du loch Ness pointant son nez de temps en temps à la surface de l'eau. J'y faisais aussi des concours d'apnée, tête en arrière, nez pincé entre le pouce et l'index. Je me demandais toujours s'il était possible de mourir ainsi, de se noyer dans son bain juste par la volonté de garder la tête sous l'eau.

Comme à cette époque, ce matin, je suis presque complètement immergé, à l'exception de mes pieds que je suis obligé de poser contre les carreaux froids du mur car mes jambes sont maintenant beaucoup trop longues pour que je tienne en entier dans la baignoire. Ça n'a pas que des inconvénients : quand l'eau commence à refroidir, je peux manier le robinet avec mes orteils pour faire couler du chaud.

De mon visage, il ne reste que le nez et les yeux à l'air libre. Ma respiration résonne à l'intérieur de moi telle celle d'un astronaute en sortie dans le vide sidéral. J'entends aussi mon cœur qui bat et je me dis que le monde devait se résumer à ça quand j'étais dans le ventre de ma mère : les bruits extérieurs à la fois lointains et précis et, plus proche, la percussion régulière d'un cœur. Trois fois rien. La vie.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas pris le temps de laisser mes idées partir ainsi à la dérive. C'est dingue la vitesse à laquelle fonctionne le cerveau, le nombre de pensées qui se superposent, d'images qui se télescopent, passées ou présentes. Aucun film n'est capable de retranscrire ça. Aucun livre. Là, à l'instant, en même temps

que je formule cette idée, sautant d'une époque à l'autre, je vois mentalement des images de Mayotte, des sensations de mon enfance me chatouillent, les événements de ces dernières semaines défilent et la phrase que j'aurais dû répondre ce matin à mon père vient se percher sur le bout de ma langue comme à l'extrémité d'un plongeur.

Car je sens que je vais bientôt me rejouer la scène du petit déj façon Hollywood, troquant mon vocabulaire anémique, ma voix flottante et ma peau grasse et boutonneuse contre l'assurance insolente d'un Will Smith. Trop tard, une fois de plus, je vais trouver les mots que j'aurais dû répliquer à mon père quand, à bout d'arguments, il m'a lancé :

– Mais alors, qu'est-ce que tu vas devenir, Hugo ? Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Dis-moi, je t'écoute ! Qu'est-ce que tu veux faire dans ta vie ?

Ça n'a l'air de rien, dit comme ça, mais il faut imaginer ces phrases prononcées de cette voix que seuls les parents sont capables de prendre, mélange d'inquiétude, d'exaspération, de défi, de mépris, de déception et d'amour. Un cocktail parfaitement indigeste. Ces mots et la tonalité avec laquelle ils ont été prononcés sont censés me montrer combien mon père est cool et à l'écoute, tout en me suggérant que je suis un ingrat mais qu'un jour, quand je serai grand, je comprendrai combien je suis dans l'erreur. Cette question qui n'appelle aucune réponse m'a laissé un sale arrière-goût de culpabilité, de doute, de colère et de frustration.

Qui pourrait répondre à ça ? Personne, à part Will Smith, parce qu'il a une armée de scénaristes qui lui écrivent ses répliques.

Le sens de la répartie, finalement, ça ne doit exister qu'au cinéma. C'est comme les héros qui sortent d'une bagarre ou du lit impeccablement coiffés. Ça n'existe pas dans la vraie vie.

Dans la vie, on est toujours déçu par soi-même. Comme moi dans mon bain, là, maintenant, sur le point de trouver deux heures trop tard quoi répondre à mon père, qui suis en train de me repasser le film de ces cinq dernières années.

I
Le bout du monde

1

Sur place, j'ai détesté Mayotte. Surtout, je n'ai rien compris à cette île. Et il a fallu que je la quitte pour me rendre compte combien elle m'avait changé. En bien, je crois, même si tout le monde, ou presque, pense le contraire.

J'étais en CM2 quand mes parents m'ont annoncé qu'on allait s'installer là-bas pour deux ou quatre ans.

Je me souviens qu'ils nous ont montré, à moi et à Lydie, ma petite sœur, où c'était sur le globe terrestre lumineux qui nous avait toujours servi de veilleuse la nuit : un point, minuscule, entre Madagascar et l'Afrique. C'est sur Internet que j'ai trouvé quelques informations supplémentaires : Mayotte, Collectivité départementale française d'un peu plus de 165 000 habitants, d'une surface de 374 km², composée de deux îles, Petite-Terre et Grande-Terre, entourées du plus grand lagon du monde. Sur les rares sites que j'ai trouvés, il n'y avait que des photos de palmiers et de baobabs, de plages

au sable marron foncé, de fleurs exotiques, de centaines de sortes de poissons de toutes les couleurs et de tortues de mer. Un paradis sur Terre. Rien à voir avec ce que j'ai trouvé sept mois plus tard en débarquant à l'aéroport de Pamandzi après quatorze heures de vol.

Quatorze, sans compter les huit d'attente à Roissy à cause d'un problème technique ni l'heure d'escale improvisée au Caire dont, par les hublots de l'avion, je n'ai perçu au loin qu'un velum de pollution vibrant de chaleur.

Il n'y a pas de vols directs pour Mayotte, et nous sommes passés par la Réunion. De cette île, que j'apprendrai à bien connaître les quatre années suivantes pendant plusieurs vacances scolaires, j'ai à peine eu, ce jour-là, l'occasion d'effleurer le climat. Nous avons quitté l'avion par un sas menant directement à l'aéroport et, bien qu'ayant survolé des mers et des continents, nous n'avions pas respiré d'autre air en arrivant à notre destination finale que celui, climatisé, qui relie les aéroports du monde entier.

Le choc a été rude quand, de nuit, nous avons posé les pieds sur le tarmac de Pamandzi. C'était comme entrer brusquement dans un sauna à ciel ouvert, saisi en même temps par une chaleur qui donnait l'impression de vous plaquer au sol et une humidité qui, montant de l'asphalte, vous prenait à la gorge.

La nuit était profonde et je n'ai rien pu voir des alentours de l'aéroport. J'étais, nous étions abrutis par ce voyage interminable. Lydie avait sept ans, à l'époque, et je lui donnais la main tandis que, avec

mes parents, nous suivions la file des voyageurs guidés par des employés de l'aéroport équipés de torches électriques qui balisaient le chemin jusqu'aux guichets de la douane. Des voix appelaient et j'ai vu des familles massées derrière les grillages qui faisaient signe aux arrivants. Un frère, un cousin, un collègue ou des voisins, principalement des Mahorais, les habitants originaires de l'île. C'était la fin des vacances scolaires et l'avion était plein : des familles entières, avec vieillards et enfants, mais aussi de nombreux fonctionnaires de la métropole, des *expats*, pour expatriés. Ou des *wazungu*, comme les Mahorais appellent les Blancs, ce que j'étais devenu, un *m'zoungou* au singulier, pour quatre années, en sortant de l'avion.

C'était étrange d'être mêlé à cette foule bruyante qui piétinait pour se présenter au contrôle des passeports. Débarquant après des heures d'avion dans un pays chaud, j'avais l'impression d'arriver en vacances alors qu'au contraire, nous étions à quelques jours de la rentrée scolaire. Mon monde s'était inversé, ma vie avait basculé.

De l'heure suivante, je n'ai gardé qu'une impression d'urgence. Un sentiment qui pourrait d'ailleurs s'appliquer à tout ce que j'ai retenu de ces années de vie à Mayotte : une île bruyante où tout va vite.

Je serais incapable de « raconter » Mayotte, d'en faire le portrait ni même de dire ce que j'en pense. Je n'en ai ramené qu'une multitude d'impressions, d'images en désordre, de sensations souvent contradictoires, d'anecdotes que j'ai le plus grand mal à relier les unes aux autres. Là-bas, je n'ai été que de

passage, un *m'zoungou* trop encombré de lui-même, de son passé, de ses habitudes, de ses préjugés et de ses certitudes pour pouvoir saisir le présent furtif de cette île. Un présent où se télescopent si brutalement le poids du passé et les diktats de l'avenir qu'il peine à trouver sa place.

Nous avons passé la douane, récupéré nos bagages, et un couple d'amis de mes parents, Aline et Jean-Marc, sont venus à notre rencontre.

– Vite, vite ! nous ont-ils dit en écourtant les embrassades. Il faut qu'on se dépêche si on ne veut pas manquer la dernière barge.

Comme mes parents, Aline et Jean-Marc sont profs de collège. Aline enseigne le français, Jean-Marc les arts plastiques. S'ils ont connu mes parents à Béthune où ils travaillaient dans le même établissement, ils sont ensuite devenus des spécialistes de l'outre-mer : je ne sais plus combien d'années à la Guadeloupe et déjà deux à Mayotte. Ensuite, ils comptaient (et l'ont fait depuis) s'installer à la Réunion jusqu'à leur retraite puis revenir en métropole où ils s'achèteraient la maison de leurs rêves. C'étaient eux qui avaient convaincu mes parents de tenter l'aventure des tropiques. Mon père et ma mère qui, jusque-là, n'avaient enseigné le français que dans le Pas-de-Calais.

Nous avons fourré nos bagages dans le coffre de la voiture, avons grimpé tous les quatre à l'arrière et Aline a aussitôt démarré.

– Baissez les vitres, nous a dit Jean-Marc en se retournant. La clim est en panne. Tout tombe en panne à Mayotte, vous vous habituerez vite.